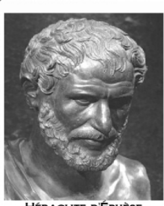
ERIC CHAMS

SUR UN FRAGMENT D'HÉRACLITE

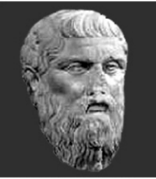
HÉRACLITE, faisant fi de tout effort astronomico-physique, écrit un jour : *Le soleil a la largeur d'un pied d'homme*[1]. Ce disant, il annule toute recherche cosmologique, toute « métaphysique » au sens propre (encore qu'il conviendrait ici, pour être juste et précis, de n'en pas inférer qu'il n'y a pas de tentation métaphysicienne chez Héraclite comme on peut le voir assez nettement dans la question du mouvement en tant qu'unité et dynamisme), et réduit l'univers à un homme et à un soleil, sans espace intermédiaire, sans temps capable de mouvoir l'astre ou d'anéantir le pied humain.

Sans lieu, ni vide, ni temps, le mouvement est impossible, observera Aristote (*Physique*, 200 b 20). Mais comme le souligne Abel Jeanière[2], dire que « le temps est mesure du mouvement » suppose le mouvement comme préalable. De cette idée fondamentale du mouvement en tant que principe, introduite par Héraclite comme Thalès avait fait de l'eau le principe du vivant, naît ce que j'appellerai paradoxalement une pré- ou proto-métaphysique qui sera utilisée comme on sait par Platon[3] et qui conduira nombre de post-socratiques à l'idéalisme dont, malgré certains propos ambigus, je ne ressens personnellement pas autre chose que de très vagues germes chez Héraclite[4].



HÉRACLITE D'ÉPHÈSE
~ 540 - ~ 480 AV. J.-C.

Héraclite pose une mesure, celle-là même que Protagoras exprimera dans une formule qui fera florès : *L'homme est la mesure de toute chose.*



PROTAGORAS D'ABDÈRE
~ 485 - ~ 420 AV. J.-C.

L'homme est la mesure de toute chose... Point de vue athée ou religieux ? De même que le pouvoir aurait été donné à l'homme de nommer les animaux et de les rendre ainsi, par conceptualisation langagière, existant hors de lui mais pour lui, ce pouvoir humain de mesurer les choses permet de les dissocier de soi en même temps que de se les approprier. Selon une volonté divine ? Là est la question. Le jardin d'Éden, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, Dieu lui-même et ses anges ne sont pas nommés par l'homme, si l'on s'en réfère, bien sûr, aux écritures vétéro-testamentaires. Ils semblent lui pré-exister. Le « toute chose » de Protagoras semble ignorer ou évacuer ce fait : qu'il puisse y avoir des choses dont l'homme ne serait pas la mesure, comme, par exemple, l'homme ne saurait être la mesure des dieux. Le point de vue de Protagoras semble donc éminemment athée et matérialiste. Au mieux, l'homme seul dominerait toute chose et se poserait en dieu : Dieu est la mesure de toute chose. Or Protagoras dit bien : l'homme et non le dieu. Le monde d'avant l'homme est sans mesure, incommensurable, peut-être même n'existe-t-il pas. C'est l'homme avec ses sens qui lui donne une

dimension, voire un sens, une réalité. Il n'y a pas d'en-soi des choses et du monde. L'anthropologie et l'ontologie éclipsent encore la théologie. Le monde est pour l'homme, comme bibliquement le soleil et la lune sont là pour éclairer la terre de l'homme.

La fonction lumineuse du soleil et de la lune n'existe pas en soi mais pour soi, l'homme. Qu'il n'y ait plus d'hommes et les astres peuvent cesser d'être luminescents, d'exister ; et le reste du monde et des choses, idem. Rien n'a de sens en soi. Le destin du monde est lié à celui de l'homme et n'est écrit nulle part. L'homme fait exister son destin, en choisit la mesure comme de toute autre chose. La fatalité[5] est absente comme le hasard. Mais, dira-t-on, ce sont là des concepts et non des choses. On l'a déjà dit : l'homme, par ses mesures, codifie et conceptualise le monde des choses, *a fortiori* en faisant abstraction de la vérité qui exige que le principe d'identité n'est pas. Cette traduction des choses en mots, d'objets concrets en décibels nuancés[6], s'allie chez lui, de manière peut-être obligatoire, à la confusion inverse qui transforme des décibels en concepts et ces concepts en réalités tangibles. La table existe, limitée, dans un espace lui-même limité mais déjà plus grand, etc. Le concept du limité, issu de l'observation purement matérialiste, ne peut empêcher d'engendrer le concept du moins limité et même de l'illimité, c'est-à-dire de l'infini, de l'éternel, de l'incommensurable. Or, sachons-le bien, l'homme est la mesure de toute chose. Et le monde n'est composé que de choses, animées ou inanimées, là n'est pas la question. L'homme engendre l'homme par la multiplication cellulaire, la pierre n'engendre pas la pierre, tout au plus se brise-t-elle en cailloux, cessant du même coup d'être pierre. Ces choses animées ou inanimées, procréatrices ou non, sont limitées, mesurables, chacune dans le champ qui lui est particulier. Un enfant individuel, tout comme un caillou individuel, est mesurable en tant qu'individu. Ce qui est beaucoup moins mesurable, c'est l'espèce animale, humaine, la catégorie minérale ou gazeuse. À chaque mort succèdent des naissances, à chaque galet fracturé succèdent des graviers. Toute chose, prise individuellement, est à la mesure de l'homme. Mais l'homme n'est pas la mesure *des* choses. Car *les* choses ne sont pas. Il n'y a pas de catégories ni d'espèces rassemblant des multitudes de choses *identiques*[7]. Là encore, c'est le langage et la pensée conceptuelle qui décident de l'existence *a priori* des catégories et des espèces. L'esprit de conceptualisation est à la fois l'honneur de l'homme et son déshonneur. Il lui a permis d'atteindre des niveaux de raisonnement impensables sans les concepts, mais il ne doit jamais oublier que manier des concepts, théoriser, ce n'est pas agir en *praxis* sur les choses qui *toutes* sont à la mesure de l'homme.

On peut imaginer Héraclite étendu sur une plage d'Éphèse, face à la mer Égée, levant son pied devant le soleil qu'il fait disparaître de sa vue. Si son pied masque le soleil, c'est qu'ils coïncident en dimension, *hic et nunc*, et cela suffit. Tout le reste est littérature, théologie, astronomie, discours en un mot, sophistique si l'on préfère. Héraclite se pose en anti-discoureur. Sa phrase n'est pas un discours, elle est un constat. Je constate que mon pied a la largeur du soleil[8]. Point final. Le reste est sans importance : que le soleil puisse tourner, ou la terre, que mon pied puisse pourrir ou s'atrophier, un fait est là, indéniable : mon pied masque le soleil. Il ne le supprime pas, il le fait disparaître de ma vision.

Le problème du monde continuant d'exister hors de notre présence sensible pose celui de l'être et du néant. Suis-je, à l'instar d'un dieu, créateur du monde que je vois et suffit-il d'un clignement de mes paupières pour rendre le monde en soi inexistant ? Le soleil, comme la table, existent-ils sans moi ? Sont-ce des objets idéels ou réels ?

Le soleil continue d'exister. Mon pouvoir n'est pas de l'en empêcher. Mon pouvoir est de l'annuler de ma vue quand je veux. Il est dans la mesure de mon être, tant que je suis vivant, et de tout homme à venir, d'annuler le soleil par son pied. Que la longévité du soleil soit sans commune mesure avec celle du pied humain, rien n'empêchera, tant qu'il y aura des hommes, de reposer le constat héraclitéen. Mais après ? À supposer qu'il n'y ait un jour plus d'hommes et toujours le soleil ? Mais avant ? À supposer qu'un soleil fut avant que n'existassent les hommes ? Quelle était, quelle sera la mesure du soleil ? Questions métaphysiques, questions inhumaines, questions théoriques et conceptuelles — et

qui nous dépassent — et dont l'intérêt purement spéculatif ne changera rien à la qualité du soleil, à sa nature, non plus qu'à la disposition musculaire ou sen sible de nos pieds.

Mais ce constat d'Héraclite doit-il nous conduire à donner réellement une largeur de quelques 30 centimètres au soleil, à nier qu'il existe un espace de 8 minutes/lumière entre la localisation de notre pied sur terre et celle du soleil dans l'espace ? Certainement non. Il s'agit d'un constat purement philosophique, celui d'un ami de la sagesse qui pose de manière presque naïve qu'il désire par là se tenir à l'écart de toute querelle essentialiste, idéaliste, idéologique, spirituelle et même, ajouterai-je, matérialiste.

À première vue, la phrase d'Héraclite et le comportement intellectuel qu'elle dénote font songer à l'autruche qui enfouit sa tête dans le sable pour faire disparaître le monde et ses dangers — ou pour s'en prémunir. Cette « politique » apparaît plus que limitée, si toutefois elle mérite d'être ainsi appelée.

Et pourtant, si l'on songe à ce qu'écrivait Hugo, que « l'animal a cette supériorité sur l'homme qu'il ne peut être sot », la phrase d'Héraclite peut nous mener beaucoup plus loin qu'il n'y paraît. *Le soleil a la largeur d'un pied d'homme...* Quoi de plus commun qu'un pied d'homme à une époque où la terre est tout de même peuplée de quelques centaines de millions d'hommes, quoi de plus étonnant que de réduire ainsi à un organe aussi banal et multiple qu'un pied un astre aussi unique et essentiel que le soleil ? Poser ainsi le pied d'homme et le soleil, deux êtres aussi antinomiques dans leur fonction, c'est poser le problème fondamental du langage que nous avons esquissé tout à l'heure.

Le langage pose des concepts à la place des objets du monde, comme l'a démontré Nietzsche, pour des raisons qui tiennent autant aux nécessités d'une communication codifiée qu'à une économie d'une telle codification qui, sans cela, serait infinie. La classification d'objets dont aucun ne correspond exactement à un autre, par son poids, sa densité, le nombre de ses molécules, sa forme, etc., sous une même dénomination, fait du langage, base fondamentale de nos relations sociales et de notre pensée, l'univers du mensonge, de l'inexact, de l'à-peu-près par excellence, connu comme tel par les philologues et les linguistes, mais oublié ou subsumé la plupart du temps par souci de commodité ou d'efficacité. Il demeure cependant capital de l'avoir toujours présent à l'esprit en tant que mensonge ou conceptualisation arbitraire dès lors qu'on traite de philosophie, expression avant tout langagière[9].

Le soleil n'est pas un pied : l'un éclaire, l'autre marche, l'un exerce une force attractive, l'autre y résiste en se soulevant de terre, l'un crée la vie universelle, l'autre aide à la vie individuelle. Cette comparaison du soleil et du pied humain n'a pas l'innocence qu'on pourrait attribuer à un mot d'enfant. À elle seule, elle pose tous les problèmes : l'être vivant et ses organes, la matière, l'espace, le temps, la mesure, l'existence, le néant, la pensée, la liberté, l'arbitraire, l'origine, la dissociation, la limite, la pré/post-existence, le verbe, la grammaire, la mathématique, la sémantique, la logique, la raison, Dieu, le principe d'identité et celui de non-contradiction, etc.

Rarement une constatation à la limite du burlesque et de l'absurde n'aura offert un tel potentiel de réflexions, d'analyses, d'interprétations anagogiques ou pneumatiques, en un mot, rarement un tel anti-discours n'aura produit un tel rayonnement discursif.

Les doigts de pied en éventail et le soleil en rayonnement sont ici le(s) centre(s) de toute philosophie. Héraclite d'Éphèse que d'aucuns surnommaient l'Obscur évoque cet « affreux soleil noir d'où rayonne la nuit » de Victor Hugo. D'où rayonnera *de facto* une nuit qui n'est pas prête de se lever, faite de toutes les idéologies possibles, du matérialisme et de l'idéalisme, de l'éléatisme et du pyrrhonisme, du logique et de l'absurde, une nuit où passeront tous les météores de la pensée, où se dissolveront en guerres religio-sociologiques, plus hallucinantes que des éclairs, toutes les possibilités apocalyptiques issues du cerveau des hommes. Faut-il croire ou espérer qu'un jour se dissipera cette nuit venue des temps présocratiques et que se lèvera de nouveau l'aube éphésienne d'Héraclite l'innocent ?

Qui dit : *Le soleil a la largeur d'un pied d'homme* ? Héraclite d'Éphèse, un homme, un locuteur, un penseur, un *peseur*, un juge. Il établit une identité spatiale entre un organe qui lui appartient, qu'il sait vivre de sa propre vie, qui lui est tangible et sensible, et une chose hors du

monde, qui ne lui appartient pas, qu'il sait exister mais dont il ignore l'exact fonctionnement et l'exacte nature, qu'il ne peut diriger musculairement ou par sa volonté, dont l'intangibilité directe n'occulte cependant pas une indirecte sensibilité lumineuse, calorifère, énergétique.

L'identité établie entre le banal et l'unique, ou ce que l'on considérait comme unique en ce temps, dénote une volonté évidente d'a-hiérarchie. L'astre-roi par excellence, le soleil, divinité pas si ancienne chez les Égyptiens[10] qui précédèrent Héraclite, en un mot « star » des étoiles et aristocrate du monde stellaire. À l'inverse, le pied humain, organe *a priori* double chez tout homme, aux antipodes de la tête penseuse, organe non aussi vital que le coeur ou le cerveau, uniquement utile pour la pratique de la philosophie bientôt péripatéticienne... Comment ne pas voir immédiatement qu'une telle comparaison est non seulement a-hiérarchique mais, plus encore, a-moraliste ? Quand Salvador Dali déclare que Dieu mesure au maximum un mètre, il reprend l'image d'Héraclite qui donnait trente et quelques centimètres au soleil, l'ancien dieu Râ des pharaons. Il réduit le (pseudo) divin à l'humain. Il précède Épicure et Lucrèce dans l'athéisme. On peut même être surpris aujourd'hui, sachant ce que vécurent Copernic ou Galilée, de ce qu'Héraclite ne fut pas condamné pour athéisme par cette seule proposition. Mais, autant qu'on puisse attribuer quelque créance aux dires de Diogène Laërce, la fin d'Héraclite couvert de boue et dévoré par des chiens rétablit la morale de l'histoire d'un philosophe aux propos dont l'étrangeté confinait au séditieux.

Héraclite établit donc une identité entre un organe qu'il sait vivant, limité entre naissance et mort, et un objet céleste dont il ignore s'il eut jamais un commencement et s'il aura un jour une fin. Il établit une identité entre du vivant, du mortel et du possible intemporel. Mais il ne ressort pas de là que l'homme et le soleil puissent être considérés comme possiblement identiques quant à une éventuelle intemporalité, éternité ou éphémérité. Entre soleil et pied humain, un seul constat est fait : celui de la largeur, celui — seul — de la dimension spatiale. En inférer une dimension temporelle serait extrapoler. Et pourtant, l'univers tridimensionnel que nous con-naissons aujourd'hui peut nous inciter à établir un rapport espace-temps dans le sujet qui nous intéresse : à savoir qu'il faut un certain temps pour parcourir la distance de la largeur d'un pied d'homme (ou du soleil). Cette liaison aujourd'hui bien connue de l'espace et du temps, que l'un n'existe pas sans l'autre, il n'est pas évident qu'Héraclite en eut l'intuition quoique nous puissions être fondés à penser par le fragment 49a[11] sur le fleuve dans lequel nous nous baignons et ne nous baignons pas dans le même temps, qu'il n'en fut pas si éloigné que nous serions tentés de le croire. Si donc, nous n'estimons qu'être au bord d'une extrapolation concernant la pluridimensionnalité portée par Héraclite sur le rapport qu'il pose entre le soleil et le pied, alors surgit le problème du temps que nous pensions pouvoir éviter.

Le soleil a l'espace-temps d'un pied d'homme... Une largeur temporelle, pour ainsi dire. À cette différence près qu'elle est, au contraire de la largeur spatiale, invérifiable et tombe dans le domaine de la spéculation pure. Doit-elle pour ce motif être évacuée, sous prétexte qu'Héraclite ne fait qu'un constat indubitable *hic et nunc* ? Le fragment du fleuve que nous venons d'évoquer nous incite à la plus grande réserve. Qu'Héraclite, implicitement, pose un rapport espace-temps entre le soleil et le pied d'homme n'est pas impossible. L'illusion du soleil décrivant un mouvement dans le ciel, et la faculté que l'homme a de pouvoir faire décrire à son pied le même mouvement pendant une douzaine d'heures afin de masquer toujours à sa vue le soleil ne peut que nous infléchir à affirmer qu'en effet, la dimension temporelle est sous-jacente à la dimension spatiale dans la phrase d'Héraclite. Jusqu'à quel point, d'ailleurs, peut-on dire qu'Héraclite constate ici un fait vérifiable, celui de l'occultation du soleil par son pied, et là spécule sur le problème temporel ? Après tout, le mouvement apparent du soleil dans le ciel peut continuer d'être occulté par le mouvement réel de son pied décrivant lentement un arc de 180°.

Le soleil a la largeur d'un pied d'homme largeur spatiale ou spatio-temporelle, le constat posé par Héraclite reste vrai et vérifiable. Là encore, Héraclite demeure le non spéculateur par excellence. Là où il spéculerait, ce serait en s'interrogeant sur la

largeur qu'a le soleil pendant la nuit, s'il continue d'exister ou si sa mesure est susceptible de changement. Or la phrase, dans sa concision, n'exprime rien d'autre que ce qu'elle dit : le soleil (tel que nous le voyons) a la largeur (mesure précise et permanente) d'un pied d'homme (tel que nous le connaissons). Sans doute le choix du pied n'est pas innocent. Aussi bien eût-il pu écrire : le soleil a la largeur d'un pois chiche. Le pois chiche ou la fève si chère à certains vieux philosophes, sur lesquels ne se porta pas le choix d'Héraclite, indique aussi autre chose : alors que leurs formes étaient nettement plus proches de celle du soleil que du pied humain[12], elles eussent évité un rapport anthropomorphique qui marque sans doute, et une fois de plus, l'athéisme d'Héraclite. Comparer une planète royale/divine à un pied d'homme, c'est aussi attribuer au pied une valeur du même ordre que celle traditionnellement consacrée au soleil. C'est poser une égalité entre l'homme et le soleil par l'entremise d'une mesure anodine, c'est poser que le soleil et un membre quelconque du corps humain peuvent se mesurer l'un à l'autre non seulement en termes d'espace mais aussi en termes de morale. Et le problème de la morale est posé dès lors qu'est permise une telle comparaison. Comme l'écrit encore Nietzsche, poser le problème de la morale, c'est déjà nier la morale en tant que problématique.

Selon que je le place entre mon oeil et le soleil, le pois chiche a le même pouvoir d'occulter à ma vue le soleil. Mais, ce disant, Héraclite dirait à la fois plus et moins qu'il ne dit : il imposerait par le choix du pois chiche une distance particulière à respecter entre l'œil et le soleil. Choisissant le pied humain, il fait de l'apparence une réalité. Le disque solaire, vu de la terre à l'oeil nu, semble bien avoir une dimension d'une trentaine de centimètres, comme le pied moyen de l'homme. On notera que la mesure choisie par Héraclite est la *largeur*. Autrement dit, le diamètre du soleil comparé à une mesure linéaire du pied. Disant cela et en ces termes, Héraclite ne joue pas au mathématicien. Il ne cherche pas à identifier deux surfaces dont l'une, celle du soleil vu depuis la terre, serait facile à calculer : *grosso modo* 700 cm^2, et l'autre, celle du pied aux formes inégales beaucoup plus complexes, tournant autour de 350 cm^2 selon les pointures. Il ne cherche pas davantage à identifier deux périmètres, celui du soleil qui serait, toujours selon le même principe, de 95 cm et celui du pied qui serait d'environ 80 cm.

L'identification des largeurs du soleil et du pied n'impose aucune condition préalable à l'expérimentation comme l'eût exigé le choix du pois chiche. Une fois de plus, on reste dans le domaine strictement empirique, on écarte toute spéculation optique. Pourtant, l'autre dimension, celle de la temporalité, demeure elle aussi non spéculative. Philosophe du visible, observateur objectif et amoral (*stricto sensu*) du monde et de l'homme, Héraclite, par une curieuse ironie du sort de la glose philosophique, devient l'un des premiers penseurs malgré (?) lui dans l'histoire de la philosophie, de ses limbes jusqu'à Heidegger en passant par Platon ou Nietzsche. Se contentant d'observer le monde en l'absence de tout jugement de valeur, de noter ses observations et ses constats avec une rare économie de langage, anti-discoureur modèle, lui dont nous ne possédons que 126 fragments[13], pose un oeil neuf, naïf, innocent sur un monde qui, au travers de sa vision, ne cessera de nous interroger. Peut-être Nietzsche, lorsqu'il écrit que « la philosophie peu démontrée d'Héraclite a une valeur d'art supérieure à toutes les propositions d'Aristote »[14], résume-t-il en effet ce que fut Héraclite : un philosophe-artiste avant la lettre. Et lorsque Cocteau énonce que « la poésie est un mensonge qui dit toujours la vérité », la phrase, si l'on songe à Héraclite, prend un relief particulier. Observation évidemment erronée aux yeux du premier astronome venu, et ceci depuis la plus haute antiquité, ce rapport du soleil et du pied de l'homme, métaphorique à l'évidence mais ne se posant pas comme tel, exprime une vérité qui n'est ni celle de la physique céleste, ni celle de l'anatomie humaine, mais qui est la vérité non raisonnante / raisonneuse. Comparaison n'est pas raison. Mais l'image et la métaphore sont la poésie[15]. Et les vérités insaisissables que peut engendrer la poésie dans le mensonge de ses images, dans le jeu (élément éminemment héraclitéen que la pulsion ludique) de ses métaphores, méritent peut-être l'appellation de vérités philosophiques, au sens où elles suffisent au savoir/sagesse de l'homme[16]. Car, de fait, savoir que le pied humain mesure 30 centimètres, que le soleil, situé à quelques 140 millions de kilomètres de l'observateur a un diamètre de 1 390 000 kilomètres, qu'il a une

durée de vie approximative de quelques milliards d'années alors que nos pieds dépassent rarement le siècle, change-t-il en quoi que ce soit son rayonnement, sa chaleur, notre marche ou nos durillons ? Cette connaissance, ce savoir scientifique au cent millième près, ajoutent-ils quoi que ce soit à notre sagesse ?

Les théories de Max Planck, d'Einstein, de de Broglie, notre savoir sur les photons, la mécanique ondulatoire, l'anti-matière, la fission de l'atome, admirables sur le plan de la recherche théorique pure, assez admirables quant à leurs applications dans le champ de notre confort médical, vidéo-acoustique, etc., et carrément apocalyptiques dans les guerres de missiles, bactériologiques ou thermo-nucléaires, sont porteuses d'un risque tel qu'il est à se demander si Nietzsche n'avait pas raison d'écrire qu'Héraclite « c'est la poésie hors des bornes de l'expérience, prolongement de l'instinct mythique » [17].

Instinct mythique contre intelligence mystique de ce que *doit* être le bonheur *des* hommes ? Art et poésie contre missiles et bombes à neutron ? Contemplation contre expérimentation ? Il n'y aura pas de gagnant dans cette lutte et il ne restera plus un seul cadavre pour écrire sur la poussière que le soleil a la largeur du squelette d'un pied d'homme.

26 mars 1987.

NOTES

1. Traduction Abel Jeanière, 1959, reprenant la numérotation (3) de Diels-Kranz. Chez Yves Battistini, *Trois présocratiques*, éd. Gallimard, 1961 : *Le soleil, large comme un pied d'homme !* Source : le compilateur et doxographe Aétius, au tout début de notre ère, II, 21, 4.
2. Abel Jeanière, *La Pensée d'Héraclite d'Éphèse*, éd. Aubier, 1959.
3. Cf. *Actes du XIe Congrès international de Philosophie*, 1953, vol. XII, pp. 61-67.
4. Je m'étonne ici que Jean Voilquin (*Les Penseurs grecs avant Socrate*, éd. Garnier-Frères, Paris, 1964) aille jusqu'à pouvoir affirmer que les idées d'Héraclite « seront reprises par les Stoïciens et, après eux, par les philosophes d'Alexandrie frayant ainsi la voie au christianisme »...
5. Aétius, commentant Héraclite, écrit : « Tout arrive selon la fatalité qui est identique à la nécessité. » (I, 28-I - Dox. 323) et : « Héraclite affirmait que l'essence de la fatalité, c'est le λόγος qui pénètre la substance de l'univers ». Ici, nous ne pouvons que nous incliner devant l'analyse du doxographe Aétius qui fait preuve d'une surprenante modernité.
6. « Adam attribua un nom à toutes choses [...], l'esprit se rapporte à lui-même, il dit à l'âne : tu es quelque chose d'intime - intimité que je suis - et ton être est un son, que j'ai inventé arbitrairement. "Âne" est un *son*, entièrement différent de l'être sensible lui-même. » (Hegel, *Realphilosophie*, tome II, p. 184, éd. Lasson, cité par André Glucksmann, *Discours de la guerre*,Union générale d'édition, p. 188, note 49).
7. « Par le truchement du nom, l'objet est tiré du moi et posé comme être. C'est la première puissance créatrice qu'exerce l'esprit. Adam attribua à toute chose un nom. Ici est le droit souverain et la première prise de possession qui s'exerce sur la nature tout entière, c'est la création de celle-ci à partir de l'esprit - Logos est raison, essence des êtres et discours, chose et parole, catégorie. » (Hegel, *Realphilosophie*, tome II, p. 183, éd. Lasson).
8. Au IIIe siècle de notre ère, le compilateur Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, IX, précise très prosaïquement, comme à son habitude : « [Héraclite] dit que le soleil a exactement la largeur qu'on lui voit. »
9. Proclus (412-485 ap. J.-C.) considère Héraclite comme le père de la science étymologique ; Hegel, vers 1820, le déclare créateur de la dialectique ; en 1858, F. Lassalle, dans son *Herakleitos*, le nomme idéaliste au sens moderne du terme ; certains le voient comme un philosophe chosiste ; quant à Jean Beaufret (*Botteghe oscure*, XXV, 1960), il estime qu'il n'y a aucun mobilisme chez lui... Jean Voilquin (*op. cit.*), une fois de plus, ne craint pas d'affirmer que « l'esprit religieux d'Héraclite, en s'inspirant des mythes égyptiens, introduit le spiritualisme dans la physiologie des Ioniens. Il ouvre la voie à Anaxagore et à Socrate et fonde une tradition de mysticisme idéaliste dont Platon sera l'interprète le plus qualifié [...] ».
10. Cf. les travaux de P. Tannery (*Pour une histoire de la science hellène*, Félix Alcan, 1887) sur les nombreuses analogies et influences découvertes entre Héraclite et les Égyptiens, notamment sur les questions cosmologiques.
11. 49a chez Diels-Kranz et 55 chez Battistini.

12. Quoique la forme circulaire du soleil ne semble pas aller de soi. Aétius, II, 20, 16 ; 22, 2 : « D'après Héraclite, le soleil est un flambeau doué d'intelligence, issu de la mer. Il a la forme d'une barque, légèrement bombée ». Le soleil aurait eu la forme d'une barque (ou d'un bassin, selon les traductions) tout comme la lune, et ainsi les éclipses s'expliqueraient par le fait que lesdites barques tourneraient leur coque vers le haut, selon Diogène Laërce dont le commentaire est postérieur d'environ un siècle et demi à celui d'Aétius.
13. Yves Battistini (*Op. cit.*) donne 161 fragments, dont les vingt derniers, 142 à 161, comme incertains ou apocryphes. Jean Voilquin, pour sa part, s'en tient à 126, comme Abel Jeanière.
14. *Le Livre du philosophe*, trad. A. Kremer-Marietti, § 53.
15. « Il faut se garder d'oublier qu'Héraclite est *poète* autant que philosophe, qu'il vit intensément et presque sensuellement en communion avec la Nature, comme lui vivante, comme lui intense, et comme elle il est multiple, secret, mystérieux. » (Yves Battistini, *op. cit.*, *Héraclite d'Ephèse,* intr., pp. 22-23).
16. Ou alors arrêtons toute glose, comme le suggère Cicéron : « Personne n'interprète Héraclite de la même manière. Nous le passerons sous silence, car il n'a pas voulu qu'on le comprenne. » (*Sur la nature des dieux*, III, 14).
17. *Le Livre du Philosophe, ibidem*, § 53.